

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 30

Artikel: Madame Lampeigne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224697>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

criâve assebin !... il a sonnè troiss ! Lo dié de Rollo se peinsâ : Ce bâyi quin bougro mè contre-fâ per lé ? et cé de Mordze sè desâi : Quinna poéson est-te que sè fo dè mè ? — Cé de Rollo criè onco :... il a sonnè troiss ! et cé de Mordze fasâi assebin ein mémo temps !... il a sonnè troiss ! — Adon mè dou compagnons, furieux, se metton à tracé l'on contré l'autro, l'âo dordon à la man, et ma fâi gâ dè dévânt ; et po s'é-pouâiri fasont zonna su lo pavâ la freppa et lo pequier qu'étiot ào bet dâi bâtons.

— Porquâ mè déssuvi-vo, demândâ cé de Mordze ?

— Dè quié vo mècliâ-vo ein crièint lè z'hâors, fé cé de Rollo ?

Vo laisso peinsâ lo resto ; boeilâvon ti dou ein on iadzo ; lè gros mots arreven et le coups dè triqua après ; finisson pè s'eimpogni et pè sè rebedoulâ ein faseint on détertein dâo diablio. Lè vesins tè reveillon épouâiris, traçon froû dâo lhi et s'attroupon vâi lè dou dié sein savâi cein que cein voliâve à derè. On eut gaillâ dè mau po lè separâ, kâ lèi tapâvant dru. Lo dié dè Rollo étâi tot ébâyi que nion ne tegnâi son parti et dè cein que ne cognessâ pas on âma, et ye fut onco bin plie motset quand sè ve eimpognî pè le gâpons et traînâ ào pousto, iô à la fin dâi fin l'ont pu s'espliquâ et iô l'appre que l'étâi venu à Mordze sein lo savâi. Firon la pé à la pinta dézo lè z'arcadés et lâi restiron tant qu'ào dzo, iô cé de Rollo sè reintornè pè lo bateau, tot penâo et sein sè bragâ dè sa parâ.

C. C. Dénéraz.

Le « true » de Madame. — Madame. — Mon ami, j'ai quelques emplettes à faire. Ne pourrais-tu pas me donner deux cents francs ?

Monsieur. — Deux cents francs ? Mais je ne les ai pas sur moi, ma chérie. (Il ouvre son portefeuille et en tire un billet de cent francs). Tiens voici toute ma fortune.

Madame (prenant le billet d'un air résigné). — Tant pis et merci tout de même. Je vais tâcher de « faire assez ».

Monsieur. — C'est cela, ma petite... (A part lui) : Avec les femmes, il importe de compter. Leur accorder la moitié de ce qu'elles demandent, telle est ma règle, à moi.

Madame (à part elle). — Les hommes lésinent tellement que si on ne leur demandait pas deux fois plus qu'il ne faut, on n'aurait jamais son dû.

DE L'EAU FAÇON

JUSQU'À présent on a soigné la coqueluche en faisant porter à l'enfant qui en était atteint des vêtements chauds, en lui faisant prendre des tisanes de fleurs pectorales, en lui prescrivant des bains chauds, par cent autres procédés d'ailleurs aussi inefficaces l'un que l'autre. La coqueluche est une maladie tyrannique et arbitraire, qui se déclare quand il lui plaît et qui s'en va de même. Or, on vient de lui trouver un remède peu banal, mais qui donne, si nous en croyons les médecins spécialistes, des résultats stupéfiants. Une fillette de deux ans souffrait depuis plusieurs mois d'une coqueluche scélérate et les efforts de différents médecins n'étaient pas arrivés à modifier son état. En désespoir de cause, il fut décidé que l'on ferait effectuer à l'enfant, en avion, un vol pour la conduire à un éminent spécialiste. Pendant une heure, l'avion resta suspendu à une très haute altitude ; il évolua dans une zone de près de 3000 mètres ; quand il atterrit, l'enfant était guérie complètement. Le remède est coûteux, mais il fournit une indication précieuse. Le résultat eût été peut-être le même si l'enfant avait été placée dans tout autre appareil où elle eût prouvé une grande joie ou une grande peur : dans l'avion d'un manège forain, sur les chevaux de bois, ou dans la benne de la grue métallique de la Tour Bel-Air-Métropole. En médecine, il n'y a que la foi qui sauve. Une Lausannoise obéissant aux anciennes théories qui voulaient que le vin fût un breuvage dangereux et néfaste, avait pris l'habitude de ne boire que des eaux minérales et elle se fût crue condamnée à mort si elle eût été obligée de s'en passer. Etant allée prendre quelques jours de vacances à la

campagne, elle se présenta le soir de son arrivée chez le pharmacien et demanda de l'eau d'Arkina. En l'absence de son patron, l'élève qui le remplaçait fit quelques recherches et répondit : « Il ne nous en reste plus, madame ». La cliente dit : « Donnez-moi alors de l'eau d'Henriez ». Le commis simula de nouvelles recherches et déclara : « Nous n'avons pas de chance, j'ai vendu la dernière bouteille d'eau d'Henriez tout à l'heure ». « Alors, demanda notre Lausannoise découragée, donnez-moi une bouteille d'eau similaire ; j'ai la migraine et l'eau minérale me la fait passer ». Le commis, cette fois, ne se donna pas la peine de chercher, il emplit une bouteille avec de l'eau du robinet et colla dessus une étiquette où il écrivit à la main : « Eau similaire ». Le lendemain, notre Lausannoise commanda douze bouteilles de cette eau qu'elle avait trouvée excellente et souveraine contre la migraine.

UN ŒUF

VOILA la patronne qui apporte les dix heures, dit Amélie qui finissait d'attacher sa souche et regardait par-dessus les vignes voisines, dans la direction du sentier.

Clémence, sa compagne, finit d'attacher les deux sarments qu'elle tenait serrés contre l'échelas, du bout de l'ongle coupa une vrille, et rognâ un sarment qui dépassait l'alignement... Après quoi, elle aussi leva la tête.

— Oui, dit-elle.

La patronne, Mme Duboux, était là. Elle posa son panier ainsi que le bidon de thé à l'ombre du pêcher.

— Venez, dit-elle, c'est l'heure, je suis même un petit peu en retard, à cause d'une poule qu'il m'a fallu soigner.

— Ça ne vous empêche pas d'apporter des œufs, remarqua Amélie.

— Oui, ça nous changera de toujours manger du fromage, je les ai cuits huit minutes pour qu'ils soient faciles à manger.

— Oh, vous les cuisez toujours juste à point... Mais pourquoi n'en mettez-vous jamais point pour vous ?

— Est-ce qu'ils vous pèsent sur l'estomac ? demanda Clémence.

— Non, je ne peux pas me plaindre de mon estomac, je digère tout bien.

— Alors, vous devriez en manger un de temps en temps, ça ne se connaît pas sur votre marché, et puis, quand on est mort, qu'est-ce qu'on en a de plus, d'avoir tant économisé ?

— Eh, ce n'est pas ça, mon té non.

Etonnées, les deux journalières regardèrent leur patronne qui avait eu un ton singulier en disant cela.

— Alors quoi ? dites-nous voir pourquoi vous ne mangez jamais point d'œufs.

Mme Duboux hésita, resta silencieuse une minute, sembla hésiter, et dit enfin :

— Après tout, pourquoi est-ce que je ne le dirais pas ? il y a assez longtemps que cette histoire me pèse, si je la dis à quelqu'un, ça me soulagera un peu, et puis d'ailleurs, ce n'est pas juste qu'on me croie une brave femme quand j'ai ça sur la conscience...

— Que oui, dit Amélie, on peut bien avoir quelque chose sur la conscience et être quand même une brave femme.

— Ecoutez, continua Mme Duboux, vous vous rappelez que ma mère, avant d'avoir son attaque, a été comme ça patraque pendant quelque temps... Des fois, elle se levait, des fois pas, des fois elle mangeait, des fois pas... Des fois, elle prenait une goutte de soupe, des fois une tasse de café avec un biscuit, des fois aussi un lait de poule, mais c'était rare, les œufs, elle ne les aimait pas tant. Mme Duboux s'arrêta. Elle regardait, devant elle, la terre noire et rugueuse sur laquelle courait en toute hâte, un chatoyant carabe doré... Les deux femmes sans dire un mot, attendaient.

— Un soir, continua Mme Duboux, un vendredi soir, je m'en souviendrai toute ma vie, elle semblait moirer. Elle me dit : « Je mangerais bien quelque chose ».

— Quoi, maman ? qu'aimerais-tu ?... La cousine Julia a apporté des biscuits qui ont l'air bien bons, en veux-tu un avec une goutte de café ?

Mais non, ce n'était pas ça qu'elle voulait, elle avait envie de ravigotant.

— Si tu me donnais un œuf dur avec une miette de salade ? qu'elle me dit. Je n'avais rien à faire qu'à vite lui aller cuire un œuf, n'est-ce pas ?... Mais voilà... C'était là juste un peu avant Noël, au moment où les poules ne faisaient presque point d'œufs, et j'en avais promis une douzaine à Mme Kuffer, du magasin de chaussures. Mais jusqu'à trois heures, j'avais cru que je n'aurais pas ma douzaine. Enfin, à trois heures, j'avais entendu chanter une poule, et en allant voir, j'avais trouvé le douzième œuf. J'étais bien contente, parce que Mme Kuffer était une bonne pratique qui me prenait souvent ce que je n'avais pas vendu, et c'était aussi que j'avais peur de la mécontenter, parce qu'elle était comme ça assez ombrageuse... Voilà que j'essaie de me trouver des excuses, mais il n'y en a point pour ce que j'ai fait...

Quand ma mère m'a dit ça, donc, qu'elle voulait un œuf dur avec de la salade, elle a bien dû voir tout de suite que ça ne me plaisait pas, parce que je suis restée une minute sans répondre, et voilà que c'est elle qui a tout de suite dit : (vous savez comme ma mère avait toujours peur de demander trop et de gêner les autres) qui a tout de suite dit : « Oh non, après tout, je n'y tiens pas tant, à cet œuf, donne-moi autre chose, ça ne me fait rien quoi... »

— Moi, n'est-ce pas... ah, pourquoi est-ce que je ne l'ai pas fait ?... J'aurais dû me mettre à rire et lui dire : « Ma pauvre maman, je t'en cuirai douze si tu veux... » Ah, si seulement je lui avais dit ça, si seulement !... Mais au lieu de ça, voilà que je me mets à réfléchir comme Mme Kuffer est pointilleuse et que ce serait bien ennuyeux de lui dire que je n'avais que onze œufs et que peut-être elle me ferait rabattre plus que ce n'était nécessaire... Oui, j'ai pensé à ça devant ma mère malade, j'ai été avare à ce point. Ça fait que j'ai bafouillé je ne sais pas quoi à ma pauvre mère, que le lendemain elle aurait un œuf tout frais, et que pour ce soir, je lui ferais une bonne petite vinaigrette... Mais, c'est le lendemain qu'elle a eu son attaque et elle n'a plus rien mangé jusqu'à son dernier soupir...

Mme Duboux regardait toujours à ses pieds, les deux autres femmes regardaient au loin, sans voir. Clémence, qui avait aussi perdu sa mère, ne disait rien, Amélie essayait de faire croire à Mme Duboux qui n'écoutait pas, qu'il ne fallait pas qu'elle prenne la chose ainsi, qu'elle n'avait pas grand-chose à se reprocher. Clémence enfin, poussa un léger soupir, ramassa les coquilles d'œufs éparses sur la terre noire, et se leva.

— Il nous faut y aller, dit-elle.

L. Musy.

QUIPROQUO. — Deux Français voyageant en Espagne et ni l'un ni l'autre ne sait un traitre mot d'espagnol. Un jour, ils entrent dans un restaurant à Madrid et veulent manger un bifteck. Ils essaient de se faire comprendre par tous les signes possibles, mais hélas ! le garçon n'y démêle pas grand-chose. Dans son désespoir, l'un d'eux saisit un crayon, dessine tant bien que mal une vache, marque en dessous « 2 » et le remet au garçon. Celui-ci l'emporte souriant.

— Enfin, dit le Français à son compagnon, ça a été laborieux ! Maintenant au moins, il nous a compris.

Et ils attendent patiemment une dizaine de minutes. Tout à coup, le garçon réapparaît en leur apportant deux billets d'entrée aux courses de taureaux.

MADAME LANPEIGNE

LANPEIGNE, en rentrant de son bureau, a trouvé sa maison en désordre. Le dîner n'était pas encore en train ; pour qu'il fût prêt à l'heure, Mme Lanpeigne a dû activer le feu de telle façon que tous les plats furent brûlés sans être cuits.

Lanpeigne exhale sa mauvaise humeur en véhéments reproches, et sa femme lui fournit bien-

tôt maints sujets de mécontentement. Elle a acheté une robe d'un prix excessif et dont elle n'avait nul besoin. Elle a fait des folies en dépenses inutiles; elle a oublié de recoudre les boutons du gilet de son mari. Elle commet constamment des étourderies. Elle oublie, tout en servant son dîner, de fermer la clef du gaz, de sorte que le ménage Lampeigne n'échappe à l'asphyxie que par miracle. Elle a négligé de rentrer, avant la pluie, le linge étendu pour sécher, depuis plus de trois semaines, sur des cordes devant sa fenêtre.

Une fois sur le chapitre des récriminations, Lampeigne ne s'arrête plus, il gronde, grogne, blâme, réprimande, admoneste et il est tout étonné de voir sa femme prendre une expression heureuse au fur et à mesure qu'il la sermonne. Quand il a terminé ses reproches, il s'apaise et lui pose cette question :

— Dis-moi un peu, voyons, pourquoi tu me fournis tant de prétextes d'être mécontent ?

Et Mme Lampeigne, ingénument, de répondre :
— Parce que je t'aime bien, mon ami. Je sais qu'il faut que tu bougonnes constamment et que tu as la manie de ronchonner. Or, depuis quatre jours, au moins, tu ne m'avais pas adressé un seul reproche; j'ai eu peur pour ta santé et, afin que tu puisse te plaindre et grogner comme tu aimes tant à le faire, mon chéri, eh bien je t'en ai fourni les prétextes. Dis, à présent, que je ne suis pas une femme modèle.

Mme Lampeigne est, en effet, une femme parfaite, c'est elle-même qui l'assure. Dans un dîner auquel elle avait convié quelques amis de son mari, elle déclara, au cours d'une conversation :
— Je n'ai fait que trois mensonges dans toute ma vie.

Son oncle, qui était là et qui la connaissait bien, répliqua simplement :

— Voilà le quatrième.

No smoking. — Le voyageur (au wagon-restaurent). — Peut-on fumer ici ?

Le garçon. — Non, monsieur !

Le voyageur. — Alors, d'où viennent ces cendres de cigarettes.

Le garçon. — Des gens qui n'ont pas demandé, monsieur.

Un cas de conscience. — Mme Cabille a envoyé chez le libraire le plus voisin, Jules, son fidèle valet de chambre. Elle l'a chargé de lui apporter des journaux, et, dans ce but, lui a donné une pièce de quarante sous.

Justement, voici Jules qui, de retour, pénètre dans le salon où se tient Madame. Il a les mains vides.

— Eh bien ! interroge Madame Cabille, et ces journaux ? J'en vois pas. Auriez-vous oublié de les acheter ?

— Non, Madame, répond le valet de chambre... Seulement, voilà : au moment d'entrer chez le libraire, je me suis aperçu que la pièce de deux francs que Madame m'avait donnée était fautive... Et comme je sais que Madame est trop honnête pour faire usage d'une pièce fautive...

— Vous avez eu raison, Jules, approuve Mme Cabille, mais, au fait, montrez-moi donc cette pièce.

— Ma foi, fait Jules, comme elle ne valait rien, je me suis acheté des cigares avec...

UN PATRIOTE DE 1798 PEU CONNU : PHILIPPE BERNEY

(Suite et fin.)

Qu'allait faire Berner, possesseur d'un secret, dangereux pour Berne, mais précieux à utiliser auprès du Directoire pour l'avancement de l'émancipation du Pays de Vaud ? Et puis, il y avait son futur beau-père, le conseiller Pignet... Il crut devoir le mettre dans le secret, mais essaya une scène terrible : « il n'aura pas sa fille, s'il s'avisait de faire le moindre geste qui pût nuire à ses maîtres vénérés, LL. EE. de Berne ! » Allons, l'ours avait de fidèles sujets, à la Vallée aussi ! Berner tint tête à l'orage : il n'avait pas fréquenté en vain les clubs pendant son séjour à Paris ! Il eut une ultime entrevue avec la belle Mariette ; dont la vanité fut plus forte que son amour pour le beau danseur d'un soir d'abbaye... Ce fut la rupture. Le beau Berner rentra chez lui brisé, mais décidé, plus que jamais, cette fois,

à dénoncer les coupables au gouvernement français, et cela sans perdre une seconde.

Une semaine après la découverte qu'il avait faite à Aubonne, Philippe Berner arrivait à l'improviste au Club helvétique à Paris. F.-C. de la Harpe et ses amis étaient découragés depuis la diète de Frauenfeld et l'intervention de l'ambassadeur français à Berne, Barthélemy, qui avait rétabli les relations entre la France et la Confédération des treize cantons. L'annonce de sa découverte à ses amis du club par Berner en personne ranima tous les courages : trouvé enfin le bon prétexte pour le Directoire d'intervenir en Suisse ! La complaisance du bailli de Tavel et celle de ses maîtres de Berne était une preuve de la fourberie du gouvernement oligarchique de la vieille ville envers le Directoire français. F.-C. de la Harpe allait s'en servir habilement contre Berne et en faveur de ses compatriotes vaudois.

Le lendemain de son arrivée déjà, Berner fut reçu par Barras en personne ; il dénonça les faux-monnayeurs en lui remettant, comme preuve à l'appui de ses dires, la liasse de faux-assignats... On devine l'effet que produisit cette déclaration.

Dès cet instant, l'attitude du Directoire envers la Suisse se retourna ; Berne répondit évasivement à la demande d'explications du gouvernement français au sujet de l'affaire des faux-assignats, et jura de punir terriblement l'audacieux délateur. Le 17 octobre de cette année 1797, Bonaparte signait le traité de Campo-Fornico, dangereux pour la Confédération des treize cantons parce qu'il ne statuait rien sur sa destinée ; puis, quelques jours plus tard, c'était l'arrêté du 8 nivôse — 28 décembre — qui déclenchait la Révolution vaudoise...

Qu'allait-il advenir de Philippe Berner, après son audacieuse dénonciation ? Resterait-il à Paris, ou rentrerait-il à l'Orient de l'Orbe, où il avait son commerce, mais où résidait aussi la menace de la patte de l'ours, qui était lourde, on le savait, on l'avait bien vu après les banquets des Jordils et de Rolle. Rentré à l'Orient, Berner fut averti sans tarder de son arrestation par son ami et combourgeois J.-J. Cart, de l'Abbaye lui aussi. Fuir, il aurait pu le faire, il en avait le temps. Il préféra rester, car il savait fort bien ce qui se préparait : l'année 1797 tirait à sa fin ; l'arrêté du 8 nivôse allait précipiter les événements dans le Pays de Vaud. Berne, en faute vis-à-vis de la France, userait d'égards envers un prisonnier protégé par le Directoire. De plus, Berner se disait que sa détention ne durerait que jusqu'au moment de l'imminente émancipation du Pays de Vaud.

Enfin, il était d'ailleurs profondément froissé en son âme noble et généreuse par l'attitude de celle qu'il avait aimée, et qui l'avait lâchement abandonné : ce qui arriverait de lui, après cette déception, l'inquiétait assez peu.

L'avertissement secret de son ami Cart était exact. Le 29 septembre le grand Berner de l'Orient était donc arrêté par la police bernoise. Sa détention à Aubonne ne dura que quelques jours. Il fut transféré à Berne.

Mais, quoique prisonnier de l'ours de Berne, il jouit de toute la liberté et de tout le confort que peut avoir un détenu : il put continuer son commerce de lapidaire de l'appartement qui lui servait de cellule. Pour le libérer, tout en sauvant la forme, le gouvernement bernois l'envoya finalement aux bains de Loèche ! Il recouvra finalement sa liberté complète après le 24 janvier de l'année suivante.

Il rentra à la Vallée où il joua un rôle politique en vue au commencement du XIX^e siècle. Il eut l'occasion d'approcher de très près Napoléon I^{er}, avec lequel il eut des relations personnelles ; il en devint un grand admirateur après l'Acte de Médiation.

Il resta garçon !

Quant à la belle Mariette, elle manqua de flair : elle avait épousé un homme de l'ancien

régime qui perdit et sa place et son prestige avec la chute de Berne !

De nos jours, le promeneur qui aime à s'écarter des chemins battus peut voir, au-dessus du village de l'Orient, à la Vallée de Joux, sur l'emplacement d'un pavillon d'été ayant appartenu à Philippe Berner, un curieux vestige de son activité politique. C'est une pierre de taille carrée de bonnes dimensions, avec cette inscription laconique, qui rappelle le rôle de Napoléon médiateur :

N. M.
14 AVRIL
1803.

Cette pierre est classée dans les monuments historiques.

Je connais aussi certaine maison du même village dont le galetas contient encore une jolie collection de ces assignats de la première République, des authentiques ceux-ci... Mais, là commence le domaine de l'indiscrétion !...

Cyprien.

La Patrie Suisse. — Dans la « Patrie Suisse » du 23 juillet : La fête fédérale d'Aarau, le tir cantonal vaudois à Morges, le lancement du « Seeland » sur le lac de Bière, et nombre d'autres actualités. Pour le fond, un beau choix de photographies prises par Mittelholzer, dans son dernier voyage au lac Tschad, des chroniques, des nouvelles et des romans, une étude sur Gottfried Keller par S. Honegger, etc.

Bourg-Cinéma-Sonore. — « Le Chemin du Paradis ? » — Le chemin du Bourg, où il passe pour la quatrième et dernière fois cette semaine.

« Le Chemin du Paradis ? » — Lilian Harvey, Henry Garat, René Lefèvre, Jacques Maury, Gaston Jaquet, Olga Tschekova.

« Le Chemin du Paradis ? » — « Avoir un bon Copain », « Tout est permis quand on rêve », « Les mots ne sont rien par eux-mêmes ».

« Le Chemin du Paradis ? » — Le dépôt d'essence des « Trois Fauchés », le coup de klaxon de Lilian Harvey.

« Le Chemin du Paradis ? » — Le prototype de l'opérette française UEA d'Erich Pommer, musique de Werner Heymann.

« Le Chemin du Paradis ? » — Fantaisie, charme, gaité, jeunesse, entrain.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

TAVANOL

La meilleure huile contre les taons.

Produit d'une efficacité remarquable noccasionnant ni la chute du poil, ni écorchures.

DEPÔT GÉNÉRAL :
DRUGERIES RÉUNIES LAUSANNE

Invente partout le flacon fr. 1.-



Pour lutter contre la mévente des VINS VAUDOIS demandez un

GIRARDOR

Vermouth exquis à base de
VIN VAUDOIS

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Prê-du-Marohé, Lausanne